

La confirmation de ce malheur déjà prévu ne causa aucune émotion à de Morvan.

—A propos, et le maquignon Mathurin ? reprit-il sans exprimer même un simple regret de sa ruine.

—Ah ! voilà encore une drôle de farce ! On n'en a plus entendu parler ! Savez-vous, maître, ce que je crois, moi ?

—Voyons, que crois-tu, Alain ?

—Que cet homme était le diable en personne. Je m'attends chaque jour à voir se changer en feuilles mortes deux écus qu'il m'a donnés. Quand on est bon chrétien, on ne disparaît pas comme ça.

—Le fait est que sa conduite est étrange ! Et, dis-moi, poursuivit de Morvan, après avoir hésité, mademoiselle Nativa s'est-elle quelquefois informée de l'état de ma santé ?

—Tout de même donc !

—Mais elle n'est jamais venue me voir, n'est-ce pas ?

—Il ne s'est au contraire, pas passé de jour sans que la petiotte ne soit restée au moins deux heures dans votre chambre ! Ah ! quelle curieuse que cette pâlotte ! Elle vous regardait avec ses grands yeux sournois pendant des temps que ça m'en donnait de l'impatience ! Mais, sauf le respect que je vous dois, apprenez-moi donc, mon maître, ce que nous allons devenir à présent que l'on a brûlé notre maison. Ça m'inquiète, moi !

—Ce que nous allons devenir ! s'écria de Morvan avec une explosion de joie qui fit craindre un instant à Alain que son maître ne fût retombé dans le délire, nous allons voyager, nous battre, devenir riches et puissants, riches à millions, entends-tu, puissants comme des maréchaux de France !

—Ah bah ! vrai ? dit Alain. Alors, vous augmenterez mes gages. Mais comment ferons-nous, monsieur le chevalier, pour devenir si riches et si puissants ?

—Je l'ignore, seulement je te jure, foi de Morvan, que si une balle ne m'arrête pas dans ma course, j'arriverai.

Le gentilhomme breton, accablé par l'effort qu'il venait de faire, laissa retomber sa tête sur son oreiller, et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil bienfaisant et réparateur.

Les dernières paroles qu'il prononça furent ;

—Mon Dieu ! combien je l'aime et que je suis heureux !

V

Une semaine s'était à peine scoulée depuis l'entrevue de Nativa et de Morvan, et ce court espace de temps avait suffi à ce dernier pour entrer en pleine convalescence.

La charmante Espagnole, fidèle à sa promesse, était venue s'informer chaque jour de la santé de son sauveur.

Après chacune de ses visites, une amélioration extraordinaire s'était manifestée, au grand étonnement du médecin dans la position du malade : le frater, ainsi que l'appelle, Alain, ignorait que le bonheur est le plus précieux et le plus puissant remède que possède la nature.

Or, de Morvan était si heureux, que son cœur fléchissait par moment sous le poids de la joie.

L'apparition de Nativa, nous le répétons, avait été pour le jeune homme la révélation d'un monde inconnu : on n'aura donc pas lieu de s'étonner qu'il eût passé, sans aucune espèce de transition, de l'admiration la plus profonde à l'amour le plus insensé.

D'une imagination ardente, rendue plus impressionnable encore par l'austère solitude dans laquelle s'était écoulée la plus grande partie de sa jeunesse, le gentilhomme avait reporté sur Nativa ces rêves indécis et enivrants, ces aspirations passionnées, ces élans du cœur qui, jusqu'alors sans but, avaient tour à tour exalté et brisé sa sensibilité ; sa vie, égarée dans le vide, venait enfin de trouver son point d'appui.

De Morvan, et ceci est un trait distinctif et saillant du caractère breton, joignait à cette imagination ardente un rare positivisme d'esprit.

Nous demandons pardon de ce barbarisme, indispensable pour bien faire comprendre le caractère de de Morvan.

Pourtant depuis qu'il connaissait Nativa, il n'avait pas songé une seule fois à se rendre compte du caractère bizarre de l'Espagnole ; lui souriait-elle, il avait peur de son bonheur, tant il lui semblait grand ; le regardait-elle d'une façon hautaine ou moqueuse, il se mettait à désespérer de l'avenir, et des idées confuses de suicide lui passaient à travers le cerveau.

S'il ne l'avait pas aimée avec cette violence d'un premier amour qui touche souvent à la folie, de Morvan aurait été parfois effrayé de l'étrangeté d'esprit de la jeune fille : tout en elle était contradiction, spontanéité, mystère.

Elle tombait par moment dans des rêveries profondes, qui semblaient trahir un passé gros d'événements et de souvenirs ; tout à coup une gaieté folle, que rien ne motivait, remplaçait brusquement sa tristesse.

De Morvan lui, se contentait de jouir de cette joie et de souffrir de cette douleur dont les causes lui étaient complètement inconnues.

Un matin que le gentilhomme, après une délicieuse insomnie, venait, pour mettre un peu de calme dans ses idées, de descendre dans le parc du château, il aperçut, assise sur un banc, Nativa, qui, pensive et la tête inclinée sur la poitrine, paraissait absorbée par de graves méditations.

—Ah ! c'est vous, monsieur de Morvan ! lui dit-elle après qu'il l'eut contemplée tout à son aise en silence, car elle ne s'était pas aperçue d'abord de son arrivée ; je remercie le hasard qui vous envoie : j'ai à vous parler.

Le jeune homme eût bien voulu répondre, mais il se sentait tellement ému, qu'il se contenta de s'incliner profondément.

Son cœur battait avec violence.

La jeune fille l'invita par un gracieux mouvement de tête à prendre place à ses côtés ; puis quand il eut obéi, elle reprit d'une voix parfaitement calme :

—Mon père m'a annoncé hier au soir qu'il se sentait assez fort pour se mettre en route ; il est probable que nous partirons aujourd'hui ou demain pour continuer notre voyage. Jusqu'à présent, monsieur de Morvan, dans la crainte de jeter un nuage dans notre éphémère intimité, j'ai reculé devant l'expression de ma reconnaissance ; je ne veux ni ne puis cependant me séparer de vous à tout jamais, sans vous exprimer ma profonde gratitude : croyez que mon père et moi n'oublierons jamais, monsieur le chevalier, votre noble dévouement, et que votre nom trouvera place dans nos prières.

—Nous séparer ! répéta de Morvan d'une voix sourde et après un moment de silence. Mais c'est impossible, mademoiselle ! Que voulez-vous donc que je devienne sans vous !

Le trouble du malheureux jeune homme était si sincère, sa pâleur si grande, sa souffrance si visible, que Nativa ne put se formaliser de ce cri parti du cœur.

—Tenez, mademoiselle, reprit de Morvan avec des sanglots contenus dans la voix, puisque vous croyez me devoir quelque reconnaissance, eh bien ! écoutez-moi, je vous en conjure, sans m'interrompre et sans vous fâcher : cette condescendance de votre part me récompensera au centuple du peu que j'ai été assez heureux de faire pour vous.

—Je pars demain, monsieur ; qu'il soit fait aujourd'hui selon votre volonté. Parlez !

De Morvan, mystère inexplicable du cœur humain, se repentait alors de sa hardiesse : il eût donné dix ans de sa vie pour pouvoir retarder une explication qu'il désirait ardemment avoir ; toutefois, il s'était trop avancé pour qu'il lui fût impossible de reculer sans tomber dans le ridicule ; il continua donc d'une voix presque inintelligible, tant elle tremblait :

—Oh ! ne craignez pas, mademoiselle, que ma hardiesse s'élève jusqu'à des prétentions insensées ! Vous m'avez avoué que vous possédiez des richesses immenses, je sais que votre nom compte parmi les plus illustres de la grande noblesse d'Espagne, et je ne suis, moi, qu'un pauvre et obscur gentilhomme sans fortune, sans protection, sans avenir.